Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [97] (2009)
Heft: 1526

Rubrik: Mille et un couples : entre autonomie et fusion
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mille et un couples
Entre autonomie et fusion

Depuis les années soixante, la famille et le couple seraient en crise. Des mariages plus tardifs, la montée du concubinage, des relations de couples fragilisées avec de plus en plus de divorces. Alors, crise ou élargissement du champ des possibles? En l'honneur de la Saint-Valentin et d'un détour par ses origines, l'émiliE vous emmène faire un tour au pays des Mille et un couples. Avec l'autonomisation de l'individu.e par rapport à la société, l'émancipation féminine, de nouveaux équilibres se créent entre le besoin de fusion et celui d'une «chambre à soi».
A ce propos, une sociologue française nous servira de guide pour une visite chez les «femmes seules». Entre pérennité du couple traditionnel et modes de vie «hors norme», ce début de XXIe siècle se cherche encore.

La Saint-Valentin, faites de l'amour

Farouches célibataires, jeunes divorcées, juste larguées, futures ex-mariées, toujours pas casées, la Saint-Valentin n'est pas le plus beau jour de votre vie. Osons dire que pour vous, la Saint-Valentin, ça craint. Pour toutes les autres, celles qui roucoulent à deux et se doivent d'y croire, chaque 14 février est un hymne à l'amour. Mesdames, avant de pétitionner pour sa suppression du calendrier ou son extension, faites donc un tour dans la machine à remonter le temps et découvrez les dessous d'une fête libertine qui offrait ponctuellement aux femmes un espace de transgression.

Nathalie Brochard

Il était une fois...

...dans l'Antiquité des traces de cette fête puisque le mois de gamélion (mi-janvier à mi-février) était dédié au mariage de Zeus et de Héra. A cette époque, la sexualité se vit souvent en dehors du couple qui se concentre sur la descendance à assurer. Selon les sociétés, c'est plus ou moins permissif, affiché ou non. Mais dans le monde antique patriarcal, il est rare que les femmes soient autorisées aux mêmes écarts que les hommes. Nous n'en sommes qu'à l'âge de pierre de l'émancipation féminine. Il faut savoir pour la petite histoire que Héra la déesse du mariage fut la plus cocue de la mythologie.

La Rome antique perpétue la tradition en faisant du 15 février le jour des Lupercales. Le festival de Lupercus, dieu de la fertilité, mi-homme mi-bouc, donne lieu à de joyeuses festivités dans les rues envahies de jeunes filles désireuses de tomber enceinte et d'avoir un accouchement facile. La répartition des rôles sexués est alors très marquée et les filles à qui on permet d'investir l'espace public le temps d'une soirée ne le font pas pour revendiquer le divorce et l'avortement. C'est beaucoup trop prématuré, attendons encore deux mille ans. Pour l'heure, elles manifestent leur envie de devenir épouse et mère. Un destin tout tracé.

Tu me fais tourner la tête

Plus tard, l'évêque de Terni qui a littéralement perdu la tête pour une jeune fille, se fait décapiter le 14 février 273 pour avoir converti la demoiselle et sa famille au christianisme. Du coup, il est nommé saint. Eh oui, Saint-Valentin c'est lui. De mauvaises langues racontent qu'il y en aurait eu trois. Les mêmes disent qu'en 496, le pape Gélase aurait christianisé les Lupercales païennes et déplacé la date au 14 février en mémoire de l'évêque martyrisé. Les femmes allaient trouver dans cette fête une brèche à la rigidité de la norme sociale et sexuelle.

Le sociologue Serge Chaumier explique que «lorsqu'il était coutumier de se marier en raison des intérêts de la famille, la Saint-Valentin accordait aux épouses un espace ponctuel où les règles pouvaient être transgressées». Il précise que «dans le nord de la France, par exemple, la coutume dite du *valentinage* concède aux épouses, pendant un jour ou plus, toute familiarité avec un *valentin* ou *galantin* célibataire choisi par la dame au vu et au su des maris». Le valentinage autorise certes l'adultère sentimental mais le rituel, véritable pousse-au-crime, favorisera les échanges plus profonds. D'ailleurs, comme le remarque le philologue Philippe Camby, le mot «couple» apparu au XIIe siècle désigne «l'adultère, c'est-à-dire l'amour entre deux amants hors du mariage».

Othon de Grandson, chevalier vaudois au service de sa Majesté (bien avant Bond puisqu'il maniait déjà le fléau* dans les années 1370) aurait importé la pratique en Suisse dans une version platonique: il écrit des poèmes et échange une correspondance anonyme avec sa valentine.

En mai, fais ce qu'il te plaît

Cette tolérance ne se limite pas au seul jour du 14 février. Alain Corbellari, professeur associé de littérature française médiévale à l'Université de Lausanne explique que «les chansons de mai ou les reverdies évoquent le retour du printemps... et ce qui l'accompagne». Les fêtes de mai autorisent en effet les femmes à avoir des amants. Selon les provinces et les cantons, elles constituent aussi des rites de passage. Sortes de mariages à l'essai, elles permettent aux jeunes gens de se rencontrer. On parle également de mariages de bois vert qui ne durent qu'un été durant lequel garçons et filles entretiennent des relations sexuelles sans promesse d'engagement.

Cette incroyable liberté pour les femmes se voit par la suite réduite à la veille et aux premiers jours de mai avant d'être réprimée, comme le valentinage, sous l'effet combiné de l'imposition religieuse et de la morale bourgeoise.

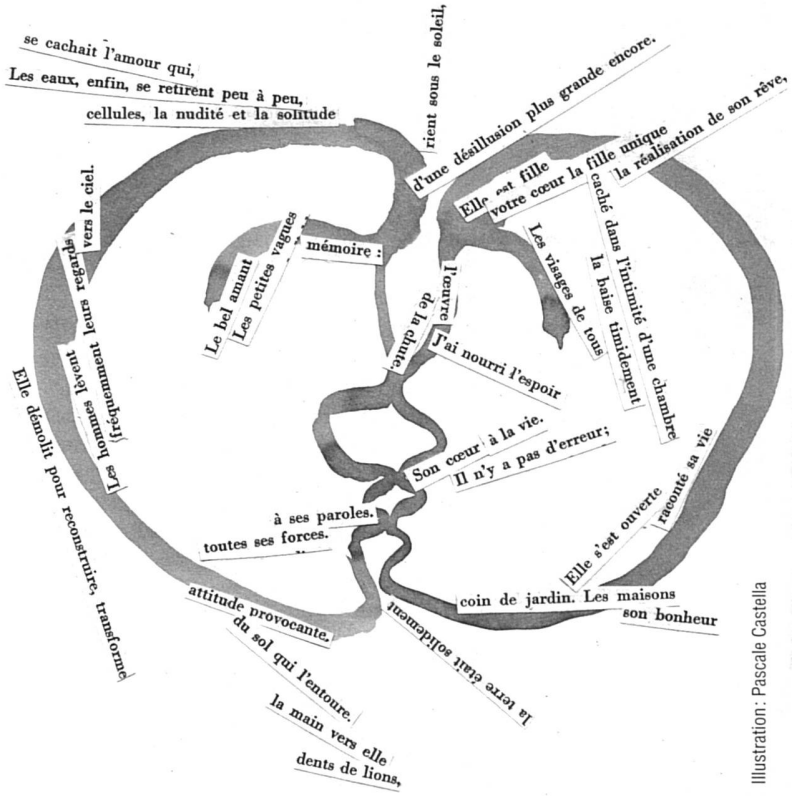


Illustration : Pascale Castella

Mon cœur, passe-moi la salade

Aux XIXe et XXe siècles, le modèle de l'amour romantique prédomine, celui du couple uni par amour. On est dans la fusion amoureuse. A ce moment, le discours de l'Eglise se développe essentiellement en direction des femmes: ce sont surtout elles qui vont fusionner pour être au service de leur époux. L'amour féminin dans le mariage est un amour du dévouement. Et le signe qu'une femme aime son mari se mesure à l'aune de sa soumission à celui-ci. Tout un imaginaire se construit alors sur la perte de l'identité de la femme, signe nécessaire au désir des hommes. La symbolique religieuse établit le parallèle: les hommes se soumettent à Dieu, les femmes aux hommes. Dans cette logique, la Saint-Valentin devient une fête privée. En 1969, l'année érotique de Gainsbourg, l'Eglise la retire de sa liste des jours fériés officiels. L'amour chrétien ayant atteint le but d'enfermer les femmes dans la mystique du service et du dévouement, il n'y a aucune raison de maintenir une fête qui encourage l'adultère.

Ce modèle romantique idéalisé reste un piège pour les femmes qui rêvent encore du prince charmant et s'y oublient. Les filles, réveillez-vous : *Revoluciòn y libertad ! Olé !*

*Le fléau est l'ancêtre moyenâgeux du nunchaku constitué d'une masse suspendue à une chaîne et munie de pointes, particulièrement répandu en Suisse

Serge Chaumier, La déliaison amoureuse, *Armand Colin, 1999*
Philippe Camby, L'érotisme et le sacré, *Albin Michel, 1989*

Une chambre à soi

Depuis les années septante, de nombreux articles paraissent sur les «femmes seules». Leur point commun? Une vision plutôt misérabiliste. Selon la sociologue française Erika Flahault, les discours médiatiques ou pseudo-scientifiques tendent à réaffirmer *«la validité d'un modèle de société fondé sur le couple et la famille». Ainsi, «si les femmes seules ont acquis une indépendance financière, c'est en sacrifiant leur vie privée à leur vie professionnelle.»* Leur liberté sexuelle – qui fait si peur aux épouses – les laisseraient finalement insatisfaites. En outre, leur solitude ne résulterait que très rarement d'un choix, mais serait plutôt la conséquence de relations ratées. Elles seraient souvent trop exigeantes envers les hommes, trop féministes? Pour la sociologue, il s'agit de «susciter la peur de cette condition». Les femmes seules ne seraient donc pas toutes malheureuses? *Enquête.*

Estelle Pralong

Mais qui sont-elles, ces solitaires? A ce sujet, la confusion règne: *«Un amalgame de femmes aux profils variés, mêlant allègrement célibat, monoparentalité, solitude, isolement et vie solitaire»*, affirme Erika Flahault. Cette dernière s'est plus particulièrement intéressée aux femmes qui vivent seules quel que soit leur statut matrimonial. *«Vivre seule provoque un bouleversement de l'existence, une obligation de redéfinition identitaire, de son rapport à l'espace et au temps.»* Dans la famille, les femmes ont très rarement du temps et un espace à elle comme un bureau, par exemple. Comment gèrent-elles leur temps et leur «chambre à soi» maintenant qu'elles en ont?

Hors normes

Encore aujourd'hui, malgré la plus grande diversité des modes de vie admis, le statut de la femme se définit socialement par son statut matrimonial. Son espace et son temps sont encore essentiellement inscrits dans le privé. Habiter seule pour une femme, c'est donc être «hors norme». Selon la sociologue, *«malgré les différences notables qu'on observe en fonction du milieu social, de l'insertion professionnelle et de la génération, la mise en couple établit pour la femme une identité stable et relativement circonscrite mais souvent peu individuée.»* Habiter seule constitue souvent une rupture biographique et une perte de repères.

L'enquête d'Erika Flahault se base sur les récits de vie de cinquante femmes de 30 à 90 ans, issues de différents milieux et aux statuts divers. A partir de ces témoignages se dessine un continuum de situations autour de la question du choix d'habiter seule et de la reconstruction identitaire liée à ce changement de statut. De celles qui ont choisi de vivre seule en passant par celles qui le subissent, la gamme est bien plus variée que sa représentation médiatique!

Les femmes en manque

Les femmes dont le conjoint part ou disparaît se voient imposer une situation nouvelle. Elles n'ont pas changé en elles-mêmes, mais n'ont plus leur place dans le réseau relationnel construit par le couple. Séparées ou divorcées, elles se sentent exclues et dévalorisée par l'abandon. Leurs repères ont explosé. L'espace-temps des «femmes en manque», organisé en fonction des autres – conjoint.e, enfants, parents – et soumis à toutes sortes de contraintes est désormais vidé de son sens. En effet, retrouver la maîtrise de leur temps ne va pas sans douleur, surtout pour les femmes qui manquent cruellement d'expérience en la matière. *«La possibilité d'exercer un contrôle sur un espace privatif est un facteur critique pour l'équilibre et le bien-être.»*

Pour ces femmes, leur intérieur fonctionne comme une vitrine de leur identité sociale. Il s'agit d'y afficher leurs compétences féminines. Certaines d'entre elles ont pourtant conscience que c'est vrai, elles peuvent faire ce qu'elles veulent, mais «ce n'est pas ça la vraie vie». Alors, elles continuent de mettre leur temps à disposition d'autrui et de regretter leur mode de vie antérieur. Leurs «chambres» ne leur appartiennent pas en propre mais doivent prouver leur utilité sociale en fonction d'un système de références traditionnel. Pour les femmes en manque, vivre seules est un déclassement social.

Source:
Erika Flahault, Habiter seule: un moment privilégié de reconstruction identitaire, *Femmes, identités plurielles, 2001.*
Erika Flahautl, Femmes seules – Le discours de la presse entre traditionalisme et antiféminisme, *1999.*

A lire :
Marie-France Hirigoyen, Les nouvelles solitudes, *La Découverte, 2008.*

Les femmes en marche

Vivre seules est un choix rétrospectif, elles ont décidé de quitter leur famille, leur conjoint.e. Ou alors, après une expérience mitigée, elles choisissent de ne pas vivre avec leur.e ami.e. Les «femmes en marche» sont socialisées sur les rôles féminins traditionnels mais sont à la recherche de la «bonne distance». Si elles sont célibataires, elles tâchent de garder leurs parents à distance afin de conquérir un statut d'adulte. Lorsqu'elles sont mères, la place centrale des enfants peut être relativisée. Elles réfléchissent alors sur la place de chacun.e dans la famille et refusent les relations aliénantes.

L'espace-temps s'ouvre sur l'extérieur. La famille reste importante, mais les contraintes domestiques se desserrent et elles développent un sentiment de légitimité à se consacrer du temps. Le réseau social et amical s'intensifie. Ces femmes ressentent un plaisir réel à se sentir déchargée d'un certain nombre de tâches et d'horaires et apprécient leurs espaces de liberté. C'est la recherche de l'équilibre, avec ses bons et ses mauvais moments.

En somme, habiter seule peut signifier passer d'une identité largement définie par un.e autre à une identité dont le conjoint fait partie mais dont il n'est pas ou plus le centre. La présence constante de l'autre n'est plus nécessaire car elles existent aussi en dehors de son regard.

L'enquête d'Erika Flahault aboutit notamment au constat d'une *«forte corrélation entre le degré d'appropriation personnelle de l'espace privé et la sérénité manifestée par la femme qui habite seule.»* Cette capacité à s'approprier son espace-temps implique une certaine distanciation envers les modèles normatifs en cours dans nos sociétés. Ainsi, pour les «femmes en marche», leur logement peut constituer une espace de ressourcement. *«Il [les] aide à rétablir cet équilibre complexe entre le besoin de communiquer avec les autres et le besoin de se protéger d'eux.»*

Les apostates du conjugal

Il s'agit souvent de femmes investies dans des actions créatrices, militantes ou exerçant des professions dites «masculines». Les «apostates du conjugal» se définissent essentiellement par leurs actes et leurs compétences. Pour ces dernières, vivre seules est un choix, un retrait volontaire d'une pratique sociale majoritaire. Souvent, leur socialisation est un peu différente, avec des modèles maternels et parentaux quelque peu hors normes. Elles ne se sont ainsi jamais construites prioritairement sur le rôle traditionnel de la femme. Cela n'empêche pas certaines d'entre elles d'être mariées et d'avoir des enfants. Il est aussi intéressant de noter que ces femmes ont souvent des parcours de vie inscrits dans un contexte historique très fort comme celui de la Deuxième Guerre mondiale ou des années MLF.

Elles se définissent avant tout comme des individues singulières, sont plutôt autonomes sans pour autant se couper des autres. Leur espace privé est ouvert, marqué par leur vie et leurs activités. L'investissement domestique est faible et plutôt vécu comme une contrainte. L'espace public est largement investi par leurs activités professionnelles, des voyages ou des sorties. Ces «apostates du conjugal» revendiquent du «temps à soi» et leur «solitude» est assumée et libératrice.

Un processus d'individuation

Il est important de rappeler qu'il ne s'agit pas ici de définir des modèles types, mais plutôt de montrer que les femmes qui habitent seules s'inscrivent dans un large spectre. Trouver son propre équilibre entre ses désirs et ses possibilités en matière de couple et de famille, c'est si important et parfois si difficile. Même si les modes de vie se sont diversifiés, la contrainte sociale demeure. Le couple et la famille restent des facteurs d'intégration très valorisés, surtout pour les femmes. Néanmoins, habiter seule – de manière permanente ou provisoire – peut constituer une phase d'individuation et de construction identitaire enrichissant. *«Il requiert une certaine autonomie financière, une bonne santé et une distance aux cadres traditionnels de l'identification favorisée par un modèle parental peu normé en termes de différentiation sexuée.»*

Couples de femmes

Une femme se présente dans les locaux de Lestime, l'association de lesbiennes dans laquelle je suis active. On discute. Elle s'appelle Maria[1]. D'après son accent, je conclus qu'elle doit être Espagnole. Je lui fais visiter notre bibliothèque. Maria est ravie : «C'est génial. Moi et ma femme, on suit de très près tout ce qui sort en matière de littérature». Je tique intérieurement. Je sais que certaines lesbiennes aiment donner du «ma femme» à leur compagne, mais personnellement j'apprécie assez modérément. Je trouve que l'appellation fait un peu trop «propriétaire». Maria choisit ses livres, puis s'attarde un moment. J'apprends qu'elle a quitté l'Espagne depuis peu. Elle me confie qu'elle s'est mariée avant son départ. Je suis d'abord déroutée, puis enfin je comprends. Depuis 2005, l'Espagne a ouvert le mariage aux homosexuel.le.s. Maria a épousé sa compagne, qui est donc bien sa femme selon le droit civil! Dans sa bouche, le terme pouvait donc prendre une signification qui n'avait rien à voir avec ma propre interprétation.

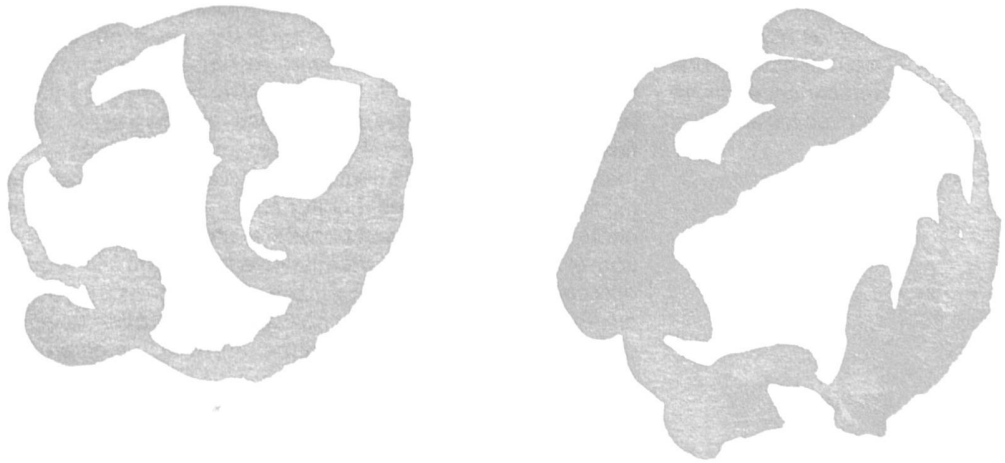
Sophie Meyer

Un couple à choix multiple... s'il le peut

Cette anecdote montre bien l'évolution et la diversité du «vivre en couple» des lesbiennes aujourd'hui. En fonction de l'endroit où elles vivent et/ou de leurs aspirations, deux femmes qui s'aiment peuvent être des épouses légitimes, des partenaires légalement reconnues (en France par le PACS, en Suisse par le biais du partenariat enregistré), des concubines, soit par choix, soit par obligation (dans les Etats refusant toute forme d'union légale), des clandestines (là où l'homosexualité est socialement ou juridiquement condamnée), etc. La gamme, on le voit, est vaste, mais les situations où il y a véritablement choix sont encore très rares.

Dans son ouvrage *Comprendre l'homosexualité*[2], Marina Castaneda remarque que la possibilité même du couple lesbien est liée à un contexte historique, social et politique précis. Il faut d'abord que les femmes accèdent à une certaine indépendance économique. Le mouvement de libération des femmes, la révolution gay et la révolution sexuelle constituent également des jalons essentiels dans l'histoire de cette émergence. Si ces conditions ne sont pas plus ou moins réunies, le couple lesbien est réduit à l'invisibilité, ou n'existe tout simplement pas.

En Suisse, la différence majeure entre un couple hétéro et un couple homo réside dans le fait que ce dernier n'a pas le choix plein et entier de son statut. L'option du mariage - ou d'une union assurant les mêmes droits, notamment l'accès à la parentalité - lui est refusée. Même si de nombreuses lesbiennes ou de gays helvétiques sont réfractaires au mariage ou ne souhaitent pas d'enfants, l'immense mérite d'un gouvernement comme celui de Zapatero est de faire en sorte qu'un tel refus relève réellement d'un choix.



Transgressives, forcément transgressives

Si l'on reste dans un champ d'observation se limitant à des contrées dites démocratiquement avancées, une constatation s'impose: sans qu'il soit forcément mu par des intentions revendicatrices, le couple lesbien porte toujours une dimension subversive. Avant tout parce qu'il témoigne que deux femmes peuvent vivre et s'épanouir sans l'appui des hommes, tant sur le plan matériel, sexuel et affectif.

«Mais comment faites-vous sans nous?» Toute lesbienne s'est vu un jour poser cette question – parfois sur un mode agressif ou salace, parfois sur le ton de l'étonnement sincère.

Malgré l'évolution du regard social à l'égard du mode de vie homosexuel, et malgré l'aspiration de nombreuses lesbiennes à l'«indifférence», la réalité de ce «scandale» demeure.

Un couple fusionnel?

Quittons le terrain sociopolitique pour nous intéresser à la psychologie lesbienne. Un des grands classiques de la littérature psy sur le sujet consiste à décrire le couple lesbien comme essentiellement fusionnel.

Une intensité affective particulière unirait les partenaires, entre lesquelles l'empathie serait particulièrement forte. Tendance à la symbiose, à la surprotection ou, à l'inverse, à l'infantilisation, les lesbiennes auraient du mal à exister en tant qu'individu dans le couple.

On a souvent mis en contraste le mode de vie amoureux des gays et des lesbiennes: si ces dernières vivent leurs amours en vase clos, les couples gays auraient une vision beaucoup plus libre de leur relation. Moins «regardant» sur la fidélité, les partenaires s'accorderaient plus volontiers des escapades érotiques. L'autonomie serait leur maître-mot, avec tous les risques qui en découleraient: faible viabilité du couple, tendance au nomadisme sexuel, difficulté à se stabiliser.

Ces constats, qu'ils concernent les lesbiennes ou les gays, ne sont pas faux en soi. L'observation des mœurs en milieu homo pourrait même parfois les conforter. Le risque, cependant, serait de présenter comme des faits de nature des comportements socialement construits. Est-il vraiment nécessaire aujourd'hui d'écrire le pendant homo des hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus?

Un couple à déconstruire... et à réinventer

Fusionnelles, maternelles, les lesbiennes? Les militantes du mouvement queer rejettent cette vision des choses. Elles jouent à casser les stéréotypes, pour construire de nouveaux modèles, souvent provocateurs. Ainsi, dans un court-métrage au titre évocateur[3], la réalisatrice française Florence Fradelizi met en scène deux lesbiennes, dont l'une est harnachée d'un godemiché, s'adonnant sans complexe au free sex dans des toilettes publiques. Histoire de montrer ce que peut aussi être un couple lesbien.

Dans un tout autre registre, il semble intéressant d'évoquer la puissance des liens d'amitié pouvant exister entre des ex-partenaires. Il n'est pas rare, en effet, de voir des femmes poursuivrent une relation forte après avoir rompu. Une relation basée sur la tendresse, la solidarité et la complicité. Dans ce cas, la séparation amoureuse n'est pas vécue, comme c'est si souvent le cas, comme un échec. Le lien n'est pas brisé. Il change de nature.

Cette sagesse n'est pas un universel lesbien! Elle pourrait cependant être une source d'inspiration pour tous les couples, y compris les couples hétérosexuels, dont la durée de vie, on le sait, est de plus en plus incertaine.

1 prénom fictif

2 Editions Robert Laffont, 1999.

3 *Bonne bourre*. Le film a été présenté lors de la dernière édition de Cineffable, festival international du film lesbien et féministe à Paris.

Petite typologie du couple

Qu'est-ce que le couple? Une évidence, une essence? Ou un mot-valise dont les modalités varient en fonction des contextes sociologiques, historiques et culturelles? Selon le sociologue français Serge Chaumier, les modèles des relations amoureuses, de la famille, de la sexualité, de la fidélité diffèrent selon les sociétés. Ses travaux de recherches l'ont notamment mené à établir une typologie du couple dans le but de mieux comprendre les discours et les pratiques en la matière. Du couple fusionnel au couple fissionnel, trois modèles qui peuvent se chevaucher et se mélanger. *Eclairages.*

Estelle Pralong

Le modèle traditionnel

Un homme et une femme se marient, non pas par amour, mais par nécessité économique, pour l'intérêt de la collectivité et la stabilité sociale. Au sein de ce modèle qui prédomine dans les sociétés traditionnelles, la distribution des rôles est très souvent sexuée et hiérarchisée au détriment des épouses. Chacun.e a son espace, le public aux hommes, le privé aux femmes. Dans le mariage, on partage surtout la parentalité. Les relations amoureuses ou sexuelles se vivent à l'extérieur, de manière plus ou moins permissive selon les sociétés. Dans les sociétés patriarcales, les femmes n'ont guère le droit de vivre des relations hors mariage. Elles appartiennent à leur mari.

Fonder le couple et la famille sur le sentiment amoureux paraît peu rationnel. Les sentiments, la passion, le désir sont perçus comme instables et contraires à la pérennité de la reproduction de la société par la famille.

La fusion

Lorsque l'on se marie, on devient une seule unité. C'est l'amour fusionnel, une relecture de Platon et du mythe d'Aristophane. Toute une littérature des Pères de l'Eglise, principalement destinée aux femmes, prône cette vision. Les femmes sont au service de leur époux, comme les humains au service de Dieu. Elles sont appelées à fusionner, à s'épanouir dans le dévouement au mari et aux enfants. La perte d'identité des épouses constitue le sens même de leur existence. Le modèle idéal de l'amour se traduit alors par un rapport de domination imposé aux femmes.

Dans ce modèle de l'amour chrétien, pas de séparation, ni de divorce mais de l'abnégation et du sacrifice. L'amour survient après le mariage et se fonde dans les efforts de bonne volonté des épouses. L'Eglise, sous des discours aux apparences plus modernes, prône encore aujourd'hui ce modèle dont la version laïque se traduit par le romantisme. En contrepied de l'émancipation des Lumières, l'idéologie romantique promet aux femmes le bonheur amoureux dans l'oubli de soi, la révélation de son identité par l'autre.

Le couple fissionnel

Même si les femmes continuent de rêver au prince charmant – qui reste un imaginaire puissant dans les films, la littérature et l'éducation des filles – elles n'ont pas forcément envie de fusionner. L'individualisme et l'émancipation des femmes ont élargi les modes de vie admis. Les femmes veulent aussi s'épanouir hors du foyer. Ce n'est plus l'unité mais la trilogie: une histoire commune et chacun.e son histoire. On ne partage pas tout. Les modalités s'établissent selon les accords entre les partenaires et s'étendent sur un continuum qui va de la fusion à la fission. Chacun.e son compte en banque, avec parfois un compte commun, des soirées voire des vacances sans son partenaire… Chaque couple définit son degré de tutoiement avec le «tiers». Plus d'autonomie, des moments de séparation et parfois la non-cohabitation. A l'extrême, c'est le modèle Sartre et Beauvoir avec des amant.e.s. Les fonctions de parents, d'amant.e.s, d'époux ne se superposent pas mais se vivent dans des espaces-temps différents.

Le couple fissionnel ne constitue pas un modèle majoritaire. Cependant, et malgré l'augmentation actuelle des discours normatifs et traditionnels sur le couple, il représente une tendance de fond, une tendance structurelle liée à l'égalité homme femme.

Serge Chaumier, La Déliaison amoureuse.
De la fusion romantique au désir d'indépendance,
Armand Colin, 1999.
Serge Chaumier, Vers de nouveau liens conjugaux,
Hors-Série no 33, 2001.